

**Zeitschrift:** Annuaire de l'instruction publique en Suisse  
**Band:** 20 (1929)

**Artikel:** Le don de soi dans l'éducation  
**Autor:** Boschetti-Alberti, Maria  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-111655>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 07.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Le don de soi dans l'éducation<sup>1</sup>.

---

Lorsque j'ai lu le titre de la conférence que je devais préparer, je me suis écriée, prise de terreur :

« Oh ! voilà un thème que je ne saurai pas développer, car il ne va pas du tout pour moi ! »

Je suis en effet habituée à parler toujours de faits pratiques, jamais je ne parle de théorie, si donc je dois parler de choses vues et vécues, il me faudra dire ce que je donne à mes élèves, et si je ne leur donne rien ? !... Je rentrai en moi-même, je fouillai au plus profond de mon âme afin de savoir ce que je leur donnais et la réponse fut « Rien... rien, je ne leur donnais rien ! »

Le don de soi dans l'éducation ? Mais mes élèves ne sauraient que faire de *moi*, de *ma* personnalité, ils ont besoin de se trouver eux-mêmes et si je veux que la chose soit possible, je dois m'effacer de mon mieux car ma personnalité propre ne doit en aucun cas régner dans l'école afin que les personnalités des enfants puissent s'y manifester. « Il faut qu'il croisse et que je diminue, a déjà dit saint Jean-Baptiste ».

Quand je compris que je ne donnais rien à mes élèves, j'ai pensé à demander à mes collègues ce qu'ils leur donnaient, afin de pouvoir développer le thème qu'on m'avait proposé : « Le don de soi dans l'éducation ». Je profitai d'une réunion de maîtres pour m'en informer et m'approchant d'un groupe de mes collègues je leur demandai :

— Dites-moi, chers amis, que donnez-vous de vous-mêmes dans l'éducation de vos élèves ?

Les plus jeunes instituteurs me regardèrent en souriant, mais ils ne me répondirent rien, tandis que l'institutrice la plus âgée me dit :

<sup>1</sup> « Conférence donnée aux « Journées éducatives », Lausanne 1929.

— Ce que nous donnons de nous-mêmes ? mais nous donnons tout ! Notre savoir, notre temps, notre vie, nous donnons tout ce que nous avons à nos élèves, mais eux ne veulent rien prendre!...

Et tous les autres maîtres présents s'exclamèrent alors :

— C'est bien sûr, nos élèves ne veulent rien prendre de tout ce que nous leur donnons, ils ne s'intéressent qu'aux sports ; ils étudient, mais n'apprennent rien !

Comment cela se faisait-il que les élèves de mes collègues ne voulaient pas prendre tout ce que leurs maîtres leur donnaient, me suis-je alors demandée, est-ce que peut-être ils leur donnaient trop et que ces enfants en étaient étouffés comme le fut Tarpea sous le poids de l'or des ennemis de Rome ?

Pour résoudre ce problème, je me mis en devoir d'observer mon entourage, cherchant à savoir pourquoi la coopération des élèves ne s'associait pas au travail des instituteurs.

Il me fut facile de me persuader que les maîtres donnaient beaucoup à leurs élèves, mais qu'ils donnaient parfois d'une manière étrange ! Je ne dis pas cela afin de les critiquer, car je suis la plus petite de tous ; je fis comme eux pendant de nombreuses années, et je ferais encore de même aujourd'hui, si une main, qui n'était pas ma main, ne m'eût ouvert les yeux de manière à ce que je visse les âmes des enfants.

Afin de poursuivre mon étude, je me rendis à l'école où professait l'institutrice âgée qui avait répondu la première à ma question. Si j'avais été accompagnée de « l'idiote de bon sens » dont parle Pétrarque, au lieu de lire « Ecole Communale » sur le fronton du bâtiment scolaire, elle aurait certainement lu « Temple du dieu de la colère » tant on entendait crier dans cette école !...

C'est une immense perte d'énergie et une énorme fatigue pour le maître que d'éveiller et de tenir l'attention de ses écoliers en éveil. Quelle peine aussi pour obtenir la discipline et, en cette grande tension nerveuse, il est naturel que le maître crie pour se détendre, car les cris sont la soupape de sûreté qui le soulage.

Mais entrons. Au premier étage du bâtiment d'école se trouve la classe d'une jeune institutrice qui enseigne la morale à force de proverbes : « Qui est menteur, est voleur. » « On reconnaît plus facilement un menteur qu'un boiteux. » « Le mensonge a les jambes courtes ! » « Ah ! c'est de toi que je parle et tu as le courage de rire ? tu n'es pas plus poli que ça ? eh bien va-t-en !... » et ouvrant la porte, elle poussa violemment le petit

menteur dehors. L'enfant me tomba presque dans les bras, mais il ne semblait pas du tout être impressionné et me regardait en souriant. L'*« idiote de bon sens »* aurait probablement pensé : « Oh ! quelle drôle de méthode d'éducation pour enseigner les bonnes manières aux enfants ! Par ce que ce petit n'est pas poli on lui donne un exemple de politesse comme cela ? »

Cette jeune institutrice était pourtant polie et aimable avec tous, *avec tout le monde*, probablement, excepté avec ses élèves, et particulièrement avec ceux qui auraient eu le plus grand besoin d'être éduqués.

A l'étage au-dessus, un maître frappait sur son pupitre avec sa règle et disait très fort en suivant la cadence : « Il y a trop d'i-nat-ten-tion, trop d'i-nat-ten-tion, trop d'i-nat-ten-tion ! »

Pour rappeler l'attention de ses élèves il faisait tant de tapage lui-même ?...

— Quelle étrange manière aussi d'enseigner l'attention !... aurait dit ici l'*« idiote de bon sens »*.

Enfin j'arrivai près de la classe de l'institutrice âgée. Lorsque j'entrai, elle était en train d'expliquer le miracle des noces de Cana, puis, faisant répéter le récit à un de ses élèves, elle criait :

— Comment ! tu ne le sais pas encore ? Nous l'avons raconté déjà deux fois et tu ne le sais pas encore ? puis elle gratifia l'enfant de quelques titres peu honorifiques, le menaçant de le punir à cause de son manque d'attention.

L'*« idiote de bon sens »* aurait probablement pensé :

— Le récit des noces de Cana contient la relation d'un acte d'amour ; Jésus, au cœur bon et compatissant, ne put pas supporter les regards gênés et inquiets des jeunes époux et, par amour pour eux, il changea l'eau en vin. Est-ce donc en criant, en grondant et en punissant qu'on enseigne à connaître l'amour ? Shakespeare a dit déjà : « Parlez bas, si vous parlez d'amour ! » Lorsqu'on s'adresse à des âmes d'enfants, la douceur et la finesse s'imposent, les cris et les invectives ne sont pas pour l'école.

Après ces visites j'étais persuadée que les maîtres *donnaient* trop et que c'était la raison pour laquelle les enfants ne *voulaient rien prendre*.

En toute chose on doit suivre le même ordre que la nature, en procédant de la même manière qu'elle ; nul n'est besoin de tant de préoccupations et de tant de tourments. Qu'avons-nous donc donné physiquement à nos fils, nous les mères ? Si notre

corps était sain et normal, tout se faisait de soi-même et si naturellement !

Est-ce nous peut-être qui avons composé le petit cœur de notre enfant et qui lui avons ordonné de se mettre à battre à un certain moment ? Est-ce nous encore qui avons commandé à la meilleure partie de notre sang de changer de couleur et de prendre une autre voie afin de nourrir le corps de notre enfant ? Non, tout s'est accompli en nous naturellement, sans l'intervention de notre volonté ou de notre personnalité, mais nous savons que tout se faisait dans un ordre stabilisé d'avance. Nous avons senti notre incapacité tandis que nous sentions la force de la nature agir en nous, se servant de nous comme de simples instruments, et, en sentant sa puissance, nous avons senti aussi sa bienfaisance. Enfin, nous avons senti aussi la puissance de cette force agissante quand elle réclamait la libération de l'être prêt à la vie, comme nous avons senti sa bienfaisance lorsqu'elle nous enlevait l'idée même que nous portions un fardeau pesant. Si nous avons eu peur, ou si nous avons eu des cauchemars et de l'inquiétude, cela venait de notre petitesse, car si nous étions demeurées dans le calme et la confiance, tout se serait accompli simplement et naturellement.

« La nature ne demande que le calme pour les créatures en formation et tout le reste, elle le donne. »

Il en est de la vie psychique de l'enfant comme de sa vie physique. Notre tâche de maître est limitée, tout le reste est le secret de la nature.

Notre premier devoir d'éducateurs est donc de ne pas entraver les lois de la nature et de laisser nos enfants se développer librement et normalement selon les lois de *la nature et de sa propre nature*.

Et lorsqu'il s'agit d'instruction nous devons laisser à l'enfant *la liberté du moment et la liberté de manière de procéder* dont j'ai parlé longuement ailleurs, et, lorsqu'il s'agit de l'éducation de nos enfants, nous devons préparer pour eux une ambiance scolaire éducative. C'est à dire une ambiance dans laquelle nos élèves puissent respirer l'éducation. La morale ne s'enseigne pas, elle se respire ; elle est comme l'air pur. Si nous expliquions à nos élèves quels sont les avantages de l'air pur en les laissant respirer pendant ce temps un air vicié, quels seraient les avantages que nos bambins retireraient de notre leçon ? Mais, si

nous les laissions au contraire respirer tout simplement de l'air pur, ils en sentirraient les avantages et sauraient bien ensuite les rechercher d'eux-mêmes, peut-être jusqu'aux sommets de nos plus hautes montagnes.

Le bien et le beau ne peuvent pas être expliqués ni démontrés par des paroles ; ils se sentent et *doivent* être sentis dans l'ambiance scolaire.

Cherchons maintenant comment nous pouvons créer cette ambiance éducative. Il faudra tout d'abord que la vérité et la justice aient la première place à l'école ; loin de nous, même l'ombre de la fiction et de l'injustice. Ensuite il nous faudra rester toujours calmes devant les enfants et nous conduire en toute occasion comme des personnes fines, distinguées et délicates de sentiments ; enfin il nous faudra détruire en les étouffant et, dès leur apparition, tous les sentiments qui ne sont pas bons, qui manqueraient de finesse, de délicatesse, ou qui démontrentraient un manque d'éducation. Nous arriverons ainsi à avoir une vraie « atmosphère éducative », dans laquelle l'enfant respirera la vérité, la justice et la bonté ; une ambiance dans laquelle disparaîtra petit à petit tout ce qui n'est pas beau ou seulement peu gentil sans que le maître ait besoin d'intervenir personnellement, car l'ambiance que nous aurons créée se chargera de punir d'elle-même un mouvement trop brusque ou une parole dite à voix trop élevée ou peu aimable.

Si un enfant laisse par exemple tomber un livre dans une ambiance calme et silencieuse, il sera tout épouvanté d'avoir causé à lui seul tant de bruit, il ramassera son livre en rougissant et tâchera d'être plus adroit à l'avenir. Ou bien, lorsque je fais entrer dans mon école un élève fréquentant les classes traditionnelles pour lui reprocher doucement une de ses polissonneries, il commencera par me répondre à voix forte et peu polie : « Non madame, ce n'est pas vrai, ce n'est pas moi ! »

Puis, si je continue à lui parler toujours doucement, sans perdre patience, et si l'enfant passe quelques minutes dans l'ambiance scolaire de ma classe, il modèrera graduellement le son de sa voix ainsi que le ton, tellement l'enfant est sensible à l'ambiance. Aucun élève ne résiste en effet à l'influence d'une ambiance ordonnée ; toutes les âmes des enfants s'y ouvrent comme les boutons des fleurs éclosent aux baisers des rayons de soleil.

Il y a 13 ans que j'étudie le pouvoir de l'ambiance sur l'âme des enfants, et en ces 13 ans je ne fus qu'une seule fois « l'homme de peu de foi ».

Voici en quelle occasion :

Au début de l'année scolaire les deux frères M. se présentèrent devant moi. Ils avaient des visages sombres et de vilaines expressions sauvages. Leur père était en prison pour cause d'assassinat et leur mère était une faible femme qui passait son temps à se quereller avec tous ceux qui lui rappelaient le délit de son mari. Les enfants, abandonnés à eux-mêmes, grandissaient sur la place publique où ils étaient détestés de tous. La famille M. était italienne d'origine et avait acquis la bourgeoisie suisse deux ans seulement avant le crime. C'était une très pauvre petite commune qui devait entretenir cette nombreuse famille et la population lui faisait sentir durement combien ce poids lui pesait, tandis que les M. lui répondaient en haïssant chacun, volant ou abîmant tout ce qui leur tombait sous la main. Le maître qui avait eu avant moi les deux frères M. m'avait raconté un jour qu'ayant grondé l'un d'eux, celui-ci lui avait répondu : « Si tu me punis, je te fais un trou dans le ventre comme mon père a fait ! »

A la vue de ces deux écoliers qui se tenaient devant moi, les coudes sur la table et la tête serrée entre leurs mains, me regardant avec des yeux pleins de méfiance, je me disais :

— L'ambiance de mon école est une ambiance d'amour. Jusqu'à quel point l'amour pourra-t-il influencer ces petits êtres déjà corrompus ?

En ce premier jour d'école j'avais justement la visite d'un inspecteur scolaire étranger. Il observait aussi ces deux enfants disgraciés avec intérêt. Après avoir regardé longuement autour d'eux, et après avoir suivi des yeux les enfants qui se mouvaient librement, le plus âgé des M. alla s'asseoir auprès d'un très pauvre enfant et se mit à feuilleter un album illustré avec lui.

— La misère épouse le vice, fis-je observer à l'inspecteur, nous verrons quels fruits en sortiront !

Deux mois plus tard, j'envoyai à mon visiteur un cahier de dessins que les deux petits avaient faits ensemble en lui écrivant : « voici les fruits de la misère et du vice ». Dans ce cahier, il y avait des dessins si fins et si délicatement tracés, qu'ils semblaient avoir été faits par la main experte d'une gentille jeune fille. Les

frères M. subirent tout de suite l'influence de l'ambiance de l'école. Les enfants négligés et méchants qui sont repoussés de tous, sont plus sensibles que les autres à l'influence d'une ambiance faite de justice et d'amour. Les M. aimaient tant leur école qu'ils m'apportaient chaque jour des fleurs, des fruits et tout ce qui leur semblait devoir me plaire.

Mais un jour, un enfant me dit :

— Vous savez, madame, les cerises que M. vous a apportées, il les avait volées !

C'était sûr, mais je n'y avais jamais pensé ! Les M. n'avaient pas le plus petit terrain, ils n'avaient par conséquent pas de cerisiers et lorsqu'ils me présentèrent à nouveau un rameau chargé de cerises, je dus leur dire :

— Vous savez, mes chers enfants, que je ne peux pas manger des fruits qui ont été dérobés, reprenez ce rameau et allez le reporter à son propriétaire.

— Non, non, répondit l'aîné des M., vous pouvez bien les manger, je reporterai autant de cerises qu'il y en a sur ce rameau au propriétaire du cerisier à qui je l'ai pris.

(Il compta les cerises, il y en avait 17.)

— Bien, répondis-je, je les mangerai quand tu les auras rendues.

Et je me demandai comment il allait s'y prendre pour les restituer. Est-ce qu'il les déroberait ailleurs ?

Dans l'après-midi, M. me dit :

— Vous pouvez manger les cerises, Madame, j'en ai reporté d'autres au propriétaire.

— Comment as-tu fait ?

— J'ai demandé au papa de Jean s'il voulait me donner 17 cerises ; il a tant de cerisiers qu'il laisse pourrir les fruits sur les arbres sans même les cueillir, mais il n'a pas voulu m'en donner, répondit l'enfant en me regardant bien en face.

— Qui donc te les a données alors ?

Il nomma un pauvre vieillard et je lui fis remarquer combien cet homme qui vendait ses cerises avait été bon pour lui.

Lorsque je quittai Muzzano, tous mes petits élèves m'entourèrent et me dirent combien ils regretttaient mon départ, mais les frères M. me regardaient de loin d'un air sombre, et toutes les fois que je les rencontrais ils tournaient la tête pour ne pas me saluer. Leur âme ne pouvait pas me pardonner de n'avoir

pas achevé l'œuvre de leur rédemption. Mais, une nuit glaciale de janvier, tandis que j'étais couchée, pensant aux pauvres voyageurs qui se trouvaient encore dehors exposés aux morsures du vent, j'entendis tout à coup un chant s'élever de la rue jusqu'à moi : c'étaient les voix fausses des deux frères M. Ils s'étaient souvenus de mes exhortations de ne pas abandonner les vieilles coutumes tessinoises et ils étaient venus, en cette glaciale nuit de l'Epiphanie, de très loin pour me chanter le chant des Rois mages !

Maintenant encore, lorsque je rencontre ces jeunes garçons, je vois dans leurs yeux l'expression qu'ont les chiens fidèles en regardant leurs maîtres ; je vois dans leurs yeux cette flamme venant de l'âme et qui me dit :

— Pour satisfaire un de tes moindres désirs, pour te voir contente, nous ferions n'importe quel sacrifice, fût-ce même au péril de notre vie.

Dans la famille, on devrait créer aussi l'ambiance éducative. Il y a en effet des mères qui frappent leurs enfants pour la plus légère faute et, si leurs fils battent ensuite leurs frères, la mère les frappe pour les punir d'avoir frappé. Est-ce que c'est une ambiance éducative que celle-là ?

« Il faut tenir un drapeau dans la main et non pas une verge disciplinaire. »

Une jeune institutrice de la Suisse romande est venue visiter ma classe, il y a quelques semaines ; en voyant mes élèves si appliqués et si ordonnés, elle me dit :

— Vous pouvez les tenir parce qu'ils sont tranquilles, mais comment feriez-vous dans nos écoles où les enfants sont parfois si turbulents ? Mes élèves ne sont pas attentifs, et puis ils se battent ou se tirent la langue l'un à l'autre dès que je tourne le dos. Comment feriez-vous avec des élèves semblables ?

Quelle confusion il y avait dans la petite tête de cette institutrice ! elle confondait les effets avec les causes ! Se battre, se tirer la langue, *sont des effets* ; la cause est dans la mauvaise ambiance scolaire. Si on corrige la cause, les mauvais effets ne se verront plus.

Si mon enfant souffrait d'inflammation intestinale et que je le laisse manger tout ce qui lui plaît, à quoi serviraient les remèdes ordonnés par la plus haute sommité médicale ? Je devrais supprimer la cause, c'est-à-dire donner à mon enfant la nourriture

qui lui convient, et les effets de la mauvaise digestion disparaîtraient sûrement.

Mais (puisque j'ai dit que je voulais parler de faits pratiques) est-il vraiment possible d'avoir une *ambiance éducative* dans les écoles traditionnelles ? C'est parfaitement possible, c'est même facile et tout naturel, seulement il faut le vouloir de toutes ses forces.

Voici en quels termes la doctoresse Tuzet, de l'Université de Paris, parle de l'ambiance de l'école d'Agno : « Tandis que, pour le contrôle des matières, se succèdent les groupes, dont l'un a étudié la racine cubique, l'autre le rectangle ou le trapèze, il règne toujours dans la salle cette extraordinaire atmosphère studieuse et calme dont je n'ai trouvé l'égale que dans quelques bibliothèques très savantes où des érudits font leurs recherches sur de vieux textes, à l'Ambrosienne de Milan, par exemple. Et c'est ici une école de campagne. L'*« Ecole sereine »*, je sais ce que c'est à présent ! »

Pourquoi ne pourrait-on pas former dans toutes les écoles une ambiance éducative semblable ? Je crois que cela ne se peut pas parce que c'est une chose trop simple, les instituteurs sont parfois des gens compliqués qui n'aiment pas ce qui est simple. Ils veulent que leur école porte une étiquette avec le nom d'une méthode célèbre et le cachet d'un certain matériel. Tandis que l'*« Ecole sereine »* est simple comme la cure d'air, de soleil et de lumière. Il y en a qui disent : « Il n'est pas possible d'avoir une ambiance éducative libre à l'école lorsqu'on veut que les enfants s'instruisent et s'éduquent. » Essayez avant de dire que ce n'est pas possible et, une fois que vous aurez essayé, vous verrez votre école se transformer en une oasis de paix. Oh ! vous qui vous occupez des futures générations, pourquoi ne voulez-vous pas même essayer de remplir d'oasis pareilles chaque vallée, chaque plaine, chaque flanc de montagnes de notre belle patrie suisse ?

Mais revenons à notre sujet « le don de soi dans l'éducation ». Si nous voulons donner quelque chose aux enfants, donnons-leur de l'amour ; il n'y en aura jamais trop dans le monde.

Je vous expliquerai comment je comprends cet amour en vous citant les pensées d'un grand cœur italien :

« Si je me lève pour aimer, j'agis pour donner et non pas pour recevoir. Si je donne et ne demande rien en retour, si en

donnant je n'ouvre pas mon âme pour accueillir et pour recevoir, je resterai toujours ce que je suis ; mon offrande ne sera pas un acte d'amour qui confondra une âme avec l'autre, mais ce sera une charité et j'aurai perdu l'enrichissement pour lequel j'aurais dû remercier moi-même ; j'aurai humilié celui à qui je voulais donner et je resterai humiliée moi-même. Nous ne devons pas faire le bien en nous y forçant, nous ne devons pas faire du bien aux autres de force, mais nous devons faire simplement le bien qui se présente sur notre route et attendre l'appel des autres âmes.

« Il m'aima et me fit du bien » dira un de nos élèves.

« Il voulut me faire du bien, mais il ne m'aimait pas et ne me fit aucun bien, mais m'ennuyait », dira au contraire un autre de nos élèves.

Il y a aussi ceux qui veulent faire le bien par devoir ; petit à petit ils se sentiront attirés par l'attrait de la recherche des âmes, ils apprendront à voir, ils se reconnaîtront et se retrouveront en tous et finiront par faire avec joie et par nécessité ce qu'ils avaient fait d'abord par devoir. Mais je crois que celui qui va à la rencontre du bien et le cherche pour l'accomplir ne s'est pas encore trouvé lui-même. Si nous ne nous sentons pas entraînés à faire le bien, il me semble qu'il y aurait quelque chose de factice, de forcé et même de blessant pour les autres si nous l'accomplissons quand même, simplement par devoir. Je suis libre de faire ou de ne pas faire un acte, mais si je fais le bien en restant froide et indifférente, alors je penserai surtout à la reconnaissance que l'on devra avoir pour moi et à mon mérite.

Si enfin je ne suis pas cœur à cœur avec mon élève, si je ne ressens pas la fraternité qu'il y a entre nos deux âmes et ne me confonds pas en lui, si je ne sors pas de *mon moi*, tout ce que je ferai pour lui sera vain, ou du moins de bien peu de valeur. Car je n'aurai pas senti mon élève et je ne me serai pas perdue en lui, je n'aurai pas vu de ses yeux, je n'aurai pas vécu de sa vie (du moins par le cœur) et il aura senti surtout les différences qui nous séparent.

L'amour est l'instrument d'optique qui nous permet de lire dans les âmes des enfants. Notre vie ne doit avoir qu'un but : l'ascension vers l'amour.

Nous nous sommes aimés et nos enfants sont le fruit de notre

amour ; ils ont besoin d'aimer et d'être aimés tous les jours pour vivre, se développer et croître.

Pour terminer, très chers collègues, je vous offre une fleur en la belle pensée de Carducci, le grand poète italien :

Salute, o gente umane affaticate !  
Tutto trapassa e nulla puo morir.  
Noi, troppo odiammo e sofferimmo : Amate !  
Il mondo è bello, e santo è l'avenir !

Salut à toi ô genre humain fatigué !  
Tout passe, mais rien ne peut mourir.  
Nous haïssons trop et souffrons : aimez,  
Le monde est beau, et saint est l'avenir !

Maria BOSCHETTI-ALBERTI.

Traduction de Nelly HARTMANN.

---